

La sainteté de Mère Saint-Jean

Trois éléments me semblent caractériser la personnalité et la sainteté de Mère Saint-Jean : le sens du concret ou de l'incarnation, l'expérience de la maternité spirituelle, le combat spirituel.

I – Le sens du concret ou de l'incarnation (sainteté de la supérieure, sainteté du gouvernement)

Il parcourt toutes les notes prises dans le *Carnet de voyage (1934-1939 et 1954-1955)*. Quelques exemples :

- 1) En juin 1934, elle note (voyageant dans le Jura) : « Nous n'avons pas trouvé le couvent de Villers dans la paix où nous l'avions laissé en avril. Le surcroît de travail matériel a troublé l'ordre. Il y a de l'agitation, les âmes ne se possèdent plus. » Elle venait y conduire une jeune sœur. Elle ajoute : « Voilà où j'amène ma fille. Quelle angoisse. Et il est impossible de ne pas la laisser. Il me faudrait rester quinze jours ici pour ramener l'équilibre, remettre le couvent dans la paix et les âmes dans la joyeuse sérénité des enfants de Dieu. La petite sœur que nous amenons ici nous aidera dans cette tâche en prenant une part du travail, car le mal vient en grande partie de la surcharge de travail. Tout irait mieux dans nos maisons, malgré la diversité des tempéraments, si les sœurs avaient le temps de lire, de se recueillir paisiblement dans l'oraison et de faire leur travail sans se bousculer. Nos supérieures sont trop jeunes, elles ont une connaissance insuffisante des âmes, mais aussi elles ont trop à faire. »
- 2) En février 1935, elle revient à Villers et elle note tout un passage sur la nécessité de créer et de développer des bibliothèques, elle note que « celle du couvent est assez vivante, mais combien incomplète ! » Elle ajoute : « La bibliothèque paroissiale, elle dort, ensevelie dans la poussière. » Puis : « J'ai constaté avec douleur que les gens ne lisent plus. C'est que leur moralité baisse. Ils perdent les choses de l'esprit parce qu'ils sont ensorcelés par l'attrait du plaisir. Les garçons font de la luge, les filles se tricotent des pull-overs en dentelle de laine. Il faut secouer cette paresse intellectuelle. Renouveler un peu les livres. » Plus loin, elle note : « Les fillettes de 15 ans se plaignaient de ne plus jamais tenir une plume. "Nous ne saurons bientôt plus, disaient-elles, écrire une lettre. » Plus loin encore, utilisant l'image des livres et des bibliothèques : « Il ne faut pas que les sœurs s'endorment comme des vieux livres sur des rayons tout gris. Nous les stimulerons. Qu'elles nourrissent elles-mêmes leur esprit pour pouvoir nourrir ceux des autres. »
- 3) Premier mars 1936 (à Ricey-Bas), alors qu'elle a indiqué un peu plus haut dans le carnet que la Congrégation a maintenant huit maisons, qu'elle aurait bien voulu, « lâchement » précise-t-elle, en fermer une pour fortifier les autres, elle réfléchit au gouvernement. « Par une grâce spéciale, une miséricorde toute gratuite, je ne perds pas trop, en m'occupant des détails, l'idée générale. Dans la partie, je vois le tout, et la partie dans le tout. Mais cela ne peut durer. Pour être un bon chef, il faut dominer les détails, en avoir une connaissance générale, mais ne pas s'y enfoncer. Il faut garder toute sa vigueur pour le gouvernement de l'ensemble. Il faut se former des

lieutenants, de bons chefs, des associés qui prendront soin des détails. C'est bien le moment pour nous d'avoir de bons chefs pour ces détails, car presque tout est à réformer dans nos méthodes apostoliques. C'est toute une nouvelle organisation qui est à faire. Toute une montagne de vieux moyens à renverser. Toute une technique à refaire, tout un matériel à renouveler. Et surtout, un esprit à moderniser tout en gardant ce que l'ancien avait de solide et d'ordonné. » Et ce soupir : « Je ne suis guère à la page... ». Elle ajoute : « Et je peux et je dois dire à mes enfants : Marchez, montez, instruisez-vous, soyez de votre temps, prenez une part active à cette fraîcheur, à ce renouveau. A cette lumière, ouvrez vos esprits et vos cœurs bien larges. Prenez les routes nouvelles. Elles sont splendides, elles vous mèneront haut, cueillant à pleines mains les âmes, pourvu que vous vous teniez attachées à l'Unique. C'est tout ce que je puis faire. Je suis le vieux général qui donne le mot d'ordre, le vieux patriarche qui bénit, promet, fait luire de Saintes Espérances, rien de plus. Si j'avais 20 ans ! j'agis différemment, mais je vais en avoir 60. Je n'ai plus qu'à préparer des chefs, les enfants d'abord, puis les ouvrir à la vie et moi-même me préparer à entrer dans la vraie Vie. »

4) Conscience de sa responsabilité propre dans le gouvernement de la Congrégation.

Attention aux personnes

En 1936 : « Il faut mettre chaque être dans le terrain le plus propre à son épanouissement. Dieu fait ainsi dans la nature. Il fait pousser les cèdres en Orient et les sapins dans le Nord. Une pâquerette mourrait dans les altitudes, elle s'épanouit claire et joyeuse dans la vallée. Jamais un edelweiss ne pourra fleurir dans la plaine. Prenez connaissance de l'âme, de son mode de penser et de sentir, de ses réactions devant les événements et cherchez le terrain qui lui convient. Ne la plantez pas n'importe où. Et si vous l'avez fait la connaissant mal, hâtez-vous de la transplanter avant qu'elle ait perdu ses énergies.

Si, après plusieurs essais, vous constatez qu'elle ne s'épanouit nulle part, c'est qu'elle n'est pas faite pour le terrain religieux, n'hésitez pas, Dieu ne l'a pas appelée. Elle s'est trompée et vous aussi ! »

Attention aux situations

Quelques pages amusantes. Elle décrit avec humour et critique la célébration de l'inauguration du couvent de Champignol : « A la cérémonie d'inauguration, nous avons cru être l'objet d'un enchantement magique. Nous n'étions plus en 1936 mais en 1896. Nous avons rétrogradé de 40 ans en arrière ! » Il y a tout un passage où elle décrit la cérémonie rétrograde. « Eh bien, nous n'avons pas eu envie de sourire devant ce massacre des mélodies liturgiques et ce goût de moisi des cantiques, tant la Foi de ces braves gens nous a paru vivante et leur bonne volonté touchante. Et j'ai pensé qu'il ne fallait pas les humilier. » Suit une réflexion sur le positionnement dans la mission :
se mettre à niveau pour élever,
se faire tout à tous,
ne pas blesser,
ne pas heurter,
se faire peuple.

« Pour faire notre éducation de fils de Dieu, le Fils de Dieu s'est fait fils de l'homme. Il a parlé notre langage. »

« Cette petite paroisse de Champignol avec son air de ruban bleu fraîchement conservé dans une boîte parfumée à la racine d'iris, nous ravit ! »

Plus loin, en novembre 1936 : « Si j'étais superstitieuse, je dirais qu'il y a un sort sur Champignol. Chaque fois que je projette d'y aller, l'auto est en panne. »

- 5) Pour terminer cette partie, je vous lis un passage, prophétique, sur la question de la vie religieuse :

« Je ne sais pas si les structurelles actuelles de la vie religieuse vont subsister, on sent des craquements de partout.

Dieu veut-il des réformes ?? Dieu veut-il rétablir les formes anciennes ?? Mystère !

Il semble d'une part que les âmes sont lassées d'avance de cette vie ahurissante, tant le rythme en est accéléré...

Il semble d'autre part que la vie ne les a pas préparées à la rigidité des règles : silence, silence, silence... Pas de communication entre elles, jamais d'échanges de pensées autour des tables... Adieu pour toujours à la vie familiale... les œuvres, les œuvres : les malades, les enfants, les camps, les colonies, etc... et quand vous rentrez à la maison : taisez-vous, taisez-vous.

Alors on cherche tous les prétextes possibles pour retourner dans la famille. Il y a les Baptêmes, les premières Communions, les fiançailles, les mariages... les naissances, la liste s'augmente chaque année d'occasions de retour où les sœurs perdent, ou risquent de perdre, leur vocation, leur vie intérieure.

Je me demande si les formes de la vie religieuse ne sont pas à repenser pour les adapter au monde actuel, ou si c'est le monde actuel qui devrait s'adapter à la vie religieuse telle qu'elle est ! C'est un problème troublant.

L'Eglise semble-t-il, a tendance à assouplir la rigidité des formes que ne comprend plus notre époque.

Les cloîtres s'élargissent, s'aèrent. Les sœurs ne restent pas jusqu'à en mourir dans le même Carmel où elles n'ont jamais pu s'adapter.

Les monastères de fondation contemporaine n'ont pas de grilles, ni de rideau noir.

Les parents peuvent embrasser leur fille autrement qu'à travers un treillage. Nous ne sommes plus au temps où les jouvenceaux prenaient d'assaut les monastères pour en enlever les damoiselles qui s'y étaient réfugiées.

Les hommes n'ont pas de triple grille, pourquoi les femmes en auraient-elles ? Elles ne sont pas d'une autre espèce qu'eux !

II – La maternité spirituelle

On la ressent déjà dans ce *Carnet de voyage* que j'ai traversé dans cette première partie. On y a rencontré les expressions « ma fille », « enfanter ».

Cette maternité spirituelle, on la ressent également à la lecture du *Carnet de nuit*. Car il s'agit bien d'un carnet qui recueille les réflexions, sous formes de méditations et de prières, de la fondatrice et supérieure générale qui a des insomnies, car elle a des soucis, comme une mère qui ne dort pas dans le souci de ses enfants. Nuits de souffrance, nuits de paix.

- 1) Dans un premier temps de cette partie sur la maternité spirituelle, je voudrais vous lire quelques passages significatifs du *Carnet de nuit*, qui m'ont frappé par leur pertinence ou leur beauté.

Ce sera le petit carnet de nuit
 quand j'aurai prié
 longtemps et que le
 sommeil ne viendra
 pas, je mettrai ici
 pour couper la longueur
 des heures, une pensée
 une pensée qui me sera
 venue sans l'avoir cherchée,
 une petite lumière qui se
 sera levée sur les ténèbres
 de mon esprit fatigué,
 un éclair qui aura traversé
 mon ciel lourd et bas
 sur ma tête, une de ces
 pensées de la nuit souvent
 si lumineuses. (p. 6)

La bonne marche d'un
 couvent dépend presque
 entièrement de la supérieure.
 Il faut avant tout que
 celle-ci possède la bonté.
 De l'élévation où Dieu la
 place doit découler sur
 les sœurs la bonté du
 Christ. « La douceur
 coulera des montagnes,
 les collines distilleront
 le lait et le miel¹. »
 Oh oui, que la supérieure
 soit bonne, qu'elle soit
 compréhensive de tous
 les besoins.
 Que les âmes se dilatent
 à l'abri de sa bonté
 comme les poumons
 à l'air pur du matin. (p. 7)

Je supplie les supérieures
 de prier sans cesse, de lutter
 sans cesse afin que de chez

¹ Jo 4, 18 ; cf. Ct 4, 11

nous soit banni l'égoïsme.
 Qu'on ne laisse pas les âmes
 végéter dans le petit vallon
 borné de leur amour
 propre, de leur volonté propre
 qu'on les exerce à franchir
 les barrières, à s'évader
 dans la plaine immense
 de la divine charité
 tout ensoleillée et toute
 fleurie.
 Qu'elles coupent les amarres,
 qu'elles brisent les barrières,
 qu'elles s'élancent.
 Au moindre effort, elles
 rencontreront le bras
 étendu de Dieu qui les saisira
 les emportera loin d'elles-mêmes
 près des eaux fortifiantes et
 des grasses pâtures, tout près de son
 cœur. (p. 16)

Au lieu de parler de
 vide
 Au lieu de parler de
 nuit, d'entrer dans
 la nuit

Au lieu de parler de
 dépouillement

Au lieu de parler
 d'écrasement

Au lieu de parler
 d'anéantissement,
 d'abaissement

Au lieu de parler de

si l'on parlait de
 plénitude
 si l'on parlait de jour,
 d'un beau jour glorieux
 qui se lèverait à mesure
 que l'on sortirait des
 ténèbres de ses péchés,
 de ses défauts !

si l'on parlait de revê-
 tement ! Dépouillés, nous
 le sommes par naissance.
 La vie chrétienne est un
 revêtement

si l'on parlait de soulè-
 vement vers Dieu, de tout
 l'être, dans un magnifi-
 que effort de la volonté
 tendue vers Lui

Si l'on parlait de déve-
 loppement, d'exaltation !

si l'on parlait de vie

mort à soi

Au lieu de parler du
rien

Au lieu de parler de
chaînes, d'esclavage

en Dieu !

si l'on parlait du
Tout !

si l'on parlait de liber-
té, de la belle liberté
des enfants de Dieu ! (p. 25)

Elle est une fleur
magnifique qui ne s'épanouit
que dans les hauteurs.
L'altitude est le terrain qui
convient à sa beauté.
Ce n'est point orgueil de
sa part, Dieu l'a créée ainsi

A moi, il faut le lierre et
les sous-bois pour m'abriter
Ce n'est point humilité de
ma part Dieu m'a créée ainsi

A quoi servirait de vouloir
être grande si Dieu nous a
créées petites ?
A quoi servirait de vouloir
être petites si Dieu nous
a faites grandes

Chaque chose est belle à sa
place. A vouloir la mettre
sous l'herbe, on l'étoufferait,
à vouloir me transplanter
sur les hauteurs, on me
ferait périr.
Il n'y aurait bientôt
plus que deux cadavres au lieu
de deux belles œuvres de Dieu (p. 46)

Dans une récréation
de la maison à Tiophile²,
nous nous étions amusées à

² Nom donné à la maison de Deluz (Doubs) où les Filles de la Foi vivaient avec Mme Amiot.

nous donner de ces noms
symboliques qu'on appelle
en langage scout
des totems

L'une avait pris « jardin fermé »
l'autre « regard d'amour », j'avais
choisi « petite source » que j'ai
changé peu après en « hostie de
louange ».

Je voulais être pour les âmes
l'eau près de laquelle il fait
bon s'asseoir, l'eau toujours
fraîche qui toujours chante
L'eau qui ne tarit pas, parce que
sans cesse elle s'alimente aux
profondeurs de la montagne (p. 48)

Il a voulu des religieuses
habillées en blanc, des sœurs
priantes et agissantes, actives
et aimantes, avides de vérité

Il les a choisies et les a
jetées comme une pluie
d'étoiles à travers la
campagne

Et maintenant il faut
luire, il faut éclairer
il faut mettre partout des
rayons, de la douceur, de
la bonté, de la joie

Il a voulu cette Congrégation
il a pris pour la fonder ce qu'il y
avait de plus pauvre sur la terre
Un instrument si petit qu'on
le voit à peine, on ne voit
que la main qui le conduit
qui imprime le mouvement, qui
fait l'ouvrage. Le rien
est caché dans le Tout

Soyez toujours des riens
cachés dans le Tout.
Que votre puissance de

vie physique, de vie morale, que
 la sève bouillante de votre
 jeunesse ne servent qu'à montrer la
 puissance de vie surnaturelle qui vous
 anime et que vous voulez communiquer
 pour le bonheur de l'humanité. C'est Lui
 qu'il faut donner, c'est la Vraie Vie
 qu'il faut répandre. Cette grande Vie
 en laquelle il faut vous cacher. (p. 54)

Perdue dans mon Couvent,
 à la campagne, je ne savais pas
 ce que c'était que la croix gammée
 j'ignorais sa forme, et je ne savais
 pas que ce signe d'amour qu'est la
 croix était devenu un signe de haine

Cette croix aux quatre membres brisés
 hante mon sommeil, elle s'imprime
 comme un fer rouge dans mon cœur

J'ai appris ce soir ce qu'elle était
 et cette découverte me martelait le
 cerveau pendant Matines. Un impétueux
 désir me soulevait pour demander à
 Dieu de me briser les quatre membres afin
 que ceux de sa croix soient redressés.

Je n'ai pas osé formuler ce désir, connaissant
 ma faiblesse. Mais Il la connaît
 mieux que moi. Qu'il fasse en moi ce qui
 lui plaira de faire et qu'Il me donne
 sa grâce

Je ne puis supporter la vue de cette
 croix aux quatre membres brisés, il faut les
 redresser et que ce signe de haine
 disparaisse, et partout soit remplacé par
 le signe d'amour qu'est notre croix
 de chrétien

Il faut replanter partout la † bénie
 du Sauveur. Il faut qu'elle brille dans
 les âmes, et partout sur la terre se
 redresse triomphante.

O Croix signe d'amour, signe de paix,

symbole d'espérance, avec quel amour il
faut baiser tes quatre membres pour
effacer l'injure sanglante qu'on
leur a faite en les brisant !

Croix de bénédiction, de toutes
bénédictions. (p. 55)

- 2) La question de la maternité traverse de part en part le *Carnet personnel* (1925-1931) où Mère Saint-Jean consigne ses réflexions plus intimes qu'elle ne veut pas mettre au grand jour parce qu'elle y relève les grands moments d'épreuves où elle s'est sentie rejetée, écartée, éloignée de ses enfants.

Il semble que dans l'ouvrage, *Vingt ans d'histoire*, elle passe sous silence la terrible épreuve (les terribles épreuves) qui lui furent imposées par le Père Chauvin qui a voulu l'écartier au profit de sœur Alessia, puis qui, ensuite, a voulu abandonner le projet de congrégation. Je note (p. 17 et 18) du *Carnet personnel* (1926 - au Clos Sainte-Thérèse) : « Pourquoi laissez-vous mon cœur si vide ? Pourquoi ne mettez-vous pas des enfants plein les bras ? Cette grande maison est trop triste. Une novice !... Mon désir d'avoir des enfants m'a mise comme hors de moi cette nuit. Mes entrailles spirituelles frémissaient dans l'attente de l'enfantement. Que c'est long et douloureux ! J'ai supplié Dieu de jeter dans ma terre fraîchement labourée la divine semence de la maternité spirituelle. Je lui disais : "Ton soc a mordu mon champ, a creusé des sillons, tu peux jeter le grain, le verser à pleines mains et puis en faire sortir une moisson d'hosties que tu immoleras à ta louange ! " »

« Oh, qu'il est vivace en moi l'instinct maternel ! » (1930)

III – La traversée des épreuves – le combat

- 1) Le *Carnet personnel* (1925-1931) commence ainsi - terrible ! :

« C'en est donc fini, mon Dieu. Tant d'années de souffrances, d'humiliations pour aboutir à la mort. L'œuvre pour laquelle j'ai été littéralement mangée, tu veux que je la mette sur l'autel. Tu veux que je te sacrifie mon Isaac. Eh bien, puisque tu le veux, je le veux aussi. Tes volontés sont le plus sûr moyen de marcher dans tes voies. Eh bien, c'est fait. A l'Élévation, j'ai étendu mon Unique sur le bûcher. L'œuvre de toute ma vie, la voici Seigneur, réduis-la en cendres, comme un pure louange à la gloire de ton Nom. » Elle ajoute : « Suis-je coupable, mon Dieu, de la destruction de l'œuvre ? »

Elle est en conflit avec le père Chauvin. Elle recueille son neveu orphelin, le petit Maurice. Le Père Chauvin lui dit : « puisque Dieu vous l'a envoyé, gardez-le. » Puis, plus tard, il change d'avis et dit à Mère Saint-Jean : « c'est l'Œuvre ou Maurice ». Mère Saint-Jean dit : « Je choisis l'Œuvre mais nous sommes en décembre, comment mettre le petit dehors ? » Elle frappe à toutes les portes. Comme on ne sait pas qu'elles sont religieuses, en fait, les gens se demandent pourquoi elle veut mettre dehors le petit et Thérèse. Heureusement, les choses s'apaisent avec le Père Chauvin en janvier 1926, année qu'elle qualifie « du grand désir », avec des expériences spirituelles fortes, comme le 24 juillet 1926 où elle dit : « Je me trouvais au milieu de la nuit comme étreinte dans un baiser de Dieu. » Elle précise : « Il m'enveloppait de sa tendresse comme un Père enveloppe son enfant dans ses bras, le prenant contre son sein. Il n'y avait ni image, ni sensation physique mais seulement une connaissance

mystérieuse et inexplicable d'un embrasement divin. Je pensais aussitôt à notre pauvre congrégation, désirant que ce fut elle et non pas moi qui connut ce baiser de Dieu. » Après la messe, elle « voit », sans rien voir, ni des yeux du corps, ni des yeux de l'imagination que le Fils de Dieu, le Verbe uni à notre chair, « donnait à la Congrégation le même baiser que j'avais la nuit précédent reçu de la Divinité. »

2) Le 17 septembre 1929,

« L'Œuvre est-elle encore une fois perdue !

Quelle agonie, mon Dieu ! Comment la sauver ? Toi seul le peux. Moi je ne suis qu'une pauvre fille sans prestige. On n'a pas confiance en moi. » A cette époque, le père Chauvin se tourne vers Mlle de Saint-Mais ».

Le 4 septembre 1930.

« J'ai l'impression qu'on veut me rejeter. N'a-t-on pas raison ? » Le père Chauvin veut remplacer Mère Saint-Jean par sœur Alessia. « Je ne désire plus rien, ô mon Dieu ! Pas même comme Rachel, avoir des enfants ou mourir ! Le Christ avait-il beaucoup de vrais enfants quand il a quitté la terre ? Ils ne se sont levés qu'à la Pentecôte comme le blé qui surgit de la mort de la semence. »

1930

« Qu'importe qu'elles passent par moi ou par d'autres, qu'elles aient ou qu'elles n'aient pas confiance en moi. Qu'importe tout, pourvu qu'elles ne soient pas les déserteurs de Dieu. » Le père Chauvin interdisait aux novices de s'adresser à Mère Saint-Jean.

Plus tard : « Partir, rester, voir les novices, ne pas les voir, j'ai tout accepté. Et pourtant le Père a la conviction que je ne cherche que ma volonté !... »

1^{er} novembre 1930.

Elle part en Normandie, éloignée par le père Chauvin.

« Je les ai quittées au réfectoire. Mes yeux ont fait le tour des tables et se sont arrêtées sur le crucifix. Celui-là seul qui est pendu au bois, le cœur traversé d'une lance, sait ce qui se passe en moi à ce moment. »

« Mes filles ! Mes filles ! *Domine, non sum dignus*. Elles sont à vous avant d'être à moi, Seigneur, soyez béni. »

Nous découvrons que Mère Saint-Jean est éprouvée précisément dans cette grâce qui lui a été accordée, la grâce de la maternité spirituelle. « Je ne veux pas être la lionne à qui l'on prend ses petits. Où serait la douceur du Christ Jésus ? » Ailleurs : « L'instinct, je devrais dire la jalousie maternelle, se soulève avec une telle violence que je la compare à celle de la tigresse. »

Ne pouvant se réfugier dans la paix, elle dit choisir de se réfugier dans la Foi, « ce tabernacle secret et obscur accessible à tous les pécheurs. »

18 décembre 1930

Elle se sent reléguée dans une île. Elle ne sait rien. Elle imagine que le père Chauvin a annoncé la dissolution de la congrégation.

« J'ai l'impression d'être reléguée dans une île, séparée par l'océan de ce qui pendant 20 ans a rempli mon existence. Que se passe-t-il ? Je ne sais rien. Le silence du Père

m'écrase comme la pierre d'un tombeau. Est-il à Dienville ? Peut-être a-t-il annoncé aux novices la dissolution de la Congrégation. A-t-il le droit de la détruite ? Ai-je le droit de laisser mourir ce qui m'a été confié ? Où est mon droit ? Où est mon devoir ? A qui demander conseil ? En demandant conseil il faudrait parler du Père. Et comment en parler sans blesser en rien la divine Charité ? Comment dire que pendant huit ans, il a mis quatre ou cinq fois l'Œuvre au tombeau, et que chaque fois Dieu l'a relevée. Comment dire qu'à la moindre difficulté, il disperse tout comme un enfant disperse un tas de sable... Elles sont seules loin de moi ! Seigneur, réunis mes agneaux dans tes bras, prends les dans ton sein. Sois leur soutien dans le désarroi où elles vont être jetées. »

Elle a de très belles pages sur le calvaire, le sépulcre et la résurrection.

Elle revoit le père Chauvin en décembre 1930 à Paris ; il lâche la Congrégation car il n'a pas de supérieure à mettre. Elles demandent de pouvoir continuer sans lui. Il le permet.

Mais le 6 janvier 1931, le père Chauvin revient sur sa décision : « le Père a changé d'avis. Il a repris un peu de courage. Il reprend la direction de la Congrégation. Pauvre Père, il a bien souffert et m'a bien fait souffrir. »

Conclusion

La petitesse. Elle-même dit : « Je m'aperçois, en relisant le long des routes, que j'emploie souvent l'adjectif petit. » Mais c'est aussi spirituellement qu'elle emploie le mot petit.

« C'est vrai que tout est petit dans certaines personnes ; petites vocations, petit idéal, petits soucis de bien-être, petites mais exigeantes préoccupations de soi, un tas de petits crochets qui accrochent et ramènent tout à soi. Tout cela n'est pas bien méchant en soi, mais à la longue ronge la santé spirituelle comme les microbes infiniment petits rongent peu à peu la santé corporelle. Oh, cette santé corporelle, quelle place elle occupe dans les esprits aujourd'hui ! Une piqûre de moustique prend des proportions formidables ; un moindre rhume de cerveau prend le nom de grippe... une contrariété provoque une crise de foie, on garde le lit trois fois plus longtemps que dans le monde on ne l'aurait gardé... »

Je sais bien que les santés sont diminuées par le fait de deux guerres et qu'il faut aux jeunes sommeil et nourriture plus qu'autrefois.

Il n'en est pas moins vrai que telles demandent à la vie religieuse ce qu'elles n'auraient osé demander au monde où elles n'avaient personne à leur service.

C'est une œuvre très délicate, très difficile que de former à la vie religieuse, vraiment religieuse dans son sens le plus beau, le plus vrai, les âmes de notre génération.

Elles sont le fruit d'un monde bouleversé, agité, excité, matérialisé, tellement matérialisé que la lutte devient gigantesque entre la chair et l'esprit.

On se demande si tout ne pas retourner au tohu-bohu du commencement. La terre était informe et nue... »

Entre Mère Marie de la
Miséricorde³ et Mère Marie de la

³ Il s'agit de Mme Amiot, fondatrice avec Bernadette Beauté des Filles de la foi. Ce passage entre crochets a été omis par MdT.

Trinité, deux étoiles de première
grandeur, il est une toute
petite étoile⁴ qui scintille
dans les profondeurs.

Elle est petite, mais elle
luit autant qu'elle peut,
elle donne ce
qu'elle a
et qu'elle tient
de
Celui qui l'a faite.

Frère Eric T. de Clermont-Tonnerre, o.p.

⁴ Mère Saint-Jean elle-même. (voir lettre à MdT du 26.10.1930)